AOÛT / SEPTEMBRE 2014

#245

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

UNE PUBLICATION DU MINISTÈRE DE LA DÉFENSE › SECRÉTARIAT GÉNÉRAL POUR L'ADMINISTRATION › DIRECTION DE LA MÉMOIRE, DU PATRIMOINE ET DES ARCHIVES

L'ÉPREUVE DU FEU

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE
Ministère de la Défense
Secrétariat général pour l'administration
Direction de la mémoire, du patrimoine
et des archives

14 rue Saint-Dominique - 75700 Paris SP 07
Tél. : 01 44 42 16 17 - Fax : 01 44 42 11 77
dmpa-bapi.chemins.fct@intradef.gouv.fr

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Philippe NAVELOT
•••
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Patrick BOUHET
RÉDACTEUR EN CHEF
Grégory AUDA
COMITÉ DE RÉDACTION
Alice CAMUS DE VALENCE • Cyril CAUDRON
Cécile FAURÉ • Daniel FLEURY • Alain MARZONA
Gérard MONNEVEU • Guillaume PICHARD
Élise TOKUOKA • Thierry WIDEMANN
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Christine RODI
RÉDACTEUR
Élisabeth COLAS
ICONOGRAPHE
Joëlle ROSELLO
SECRÉTAIRE
Christiane MONTEAGUDO
•••
CHEF DE LA MISSION COMMUNICATION
Valérie STRAUS (SGA/COM)
DIRECTEUR ARTISTIQUE / GRAPHISTE
© Pascal ILIC (SGA/COM)
MAQUETTISTE / GRAPHISTE
Marie-Anne Le Mintier (SGA/SPAC)
IMPRESSION ET ROUTAGE
PGT + PGP (SGA/SPAC)

N°ISSN : 1150-70 55 - Tirage : 23 000 exemplaires
Dépôt légal : 3e trimestre 2014

Tout au long de l'année 2014,
le site Internet Chemins de mémoire propose
des dossiers en ligne sur l'actualité mémorielle
cheminsdememoire.gouv.fr

Retrouvez les anciens numéros
des *Chemins de la mémoire* dans la rubrique
«Mémoire et Patrimoine»
defense.gouv.fr

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE LA DÉFENSE

←
Le généralissime Joffre,
tiré de l'album de guerre *L'illustration*,
Collection particulière.
© DR

L'ACTUALITÉ **3**

L'ÉVÉNEMENT **4/5**
31 juillet 1914 : Jean Jaurès, première victime de la guerre

LE DOSSIER **6/10**
L'ÉPREUVE DU FEU

CAHIER CENTRAL
L'ARTILLERIE DE CAMPAGNE

L'ENTRETIEN **11**
Denis Peschanski

L'ACTEUR **12**
L'autre héros de la Marne
Franchet d'Espèrey

RELAIS **13**
Les petits artistes de la mémoire

CARREFOUR(S) **14/15**

PATRIMOINE **4e**

«La Guerre Européenne 1914. L'Armée française ayant cerné les Allemands prend un peu de repos avant l'assaut décisif».
© SHD

«ON NE RECULE PLUS»

Entre l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand (28 juin 1914) et la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France (3 août 1914), quelques semaines seulement se sont écoulées.
Le mois d'août 1914 est épouvantable pour les forces de la Triple Entente (Royaume-Uni, France, Russie). Malgré des combats acharnés et des actions d'éclat, la bataille des frontières (7-23 août 1914) semble n'être qu'une longue succession de défaites pour les forces belges et françaises.

En Prusse orientale, en Alsace, dans les Vosges, sur le plateau lorrain, dans les Ardennes belges… : c'est la retraite générale. La percée est telle que bientôt Paris est menacé. Le gouvernement est rapatrié à Bordeaux (2 septembre). Tandis que le général Gallieni organise le camp retranché de Paris et se prépare à défendre la ville «à outrance», du côté allemand, on exulte : «Dans six semaines, toute cette histoire sera réglée» écrit le 20 août un colonel de l'état-major général de l'armée allemande. Nous sommes pourtant à la veille du «miracle de la Marne».

Le 6 septembre, Joffre signe *L'ordre du jour de la Marne*. Il ordonne de «garder le terrain (…) et se faire tuer sur place plutôt que de reculer». Car la bataille de la Marne (5-12 septembre 1914) est décisive à bien des égards. Véritable sursaut, elle démontre la solidité et la résilience de l'armée française. Cette bataille, qui sauve le pays d'un effondrement que d'aucuns envisageaient déjà, permet de stabiliser le front avant d'engager la «course à la mer», dernière étape de la guerre de mouvement avant l'enlisement de la guerre des tranchées. Elle démontre surtout la capacité d'innovation d'une armée française qui parvient à s'adapter à des schémas tactiques nouveaux. Au prix d'un effort gigantesque, la bataille de la Marne est finalement gagnée. La Grande Guerre, elle, ne fait que commencer...

L'AGENDA

AOÛT

03 Centenaire de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France. Cérémonie au Hartmannswillerkopf (Haut-Rhin), en présence des présidents français et allemand.

15 Cérémonie des 70 ans du débarquement de Provence, en présence des chefs d'État africains et de vétérans du débarquement.

25 Commémoration de la libération de Paris.

SEPTEMBRE

12 Commémoration de la première bataille de la Marne.

20 21 Journées européennes du patrimoine.

25 Journée d'hommage aux harkis et autres membres des formations supplétives.

OCTOBRE

09 12 Rendez-vous de l'histoire à Blois.

27000

C'est le nombre de soldats français tués le 22 août 1914 lors de combats dans les Ardennes belges.

Il s'agit du jour le plus meurtrier de l'histoire militaire française.

De leur côté, les Allemands perdent 13 000 hommes. Soit 40 000 morts en une seule journée.

31 JUILLET 1914

JEAN JAURÈS PREMIÈRE VICTIME DE LA GUERRE

LE 31 JUILLET 1914, JEAN JAURÈS EST ASSASSINÉ PAR UN NATIONALISTE. LA MORT DU LEADER SOCIALISTE, FIGURE EMBLÉMATIQUE DU PACIFISME, A POURTANT ÉTÉ SUIVIE DU RALLIEMENT DE LA GAUCHE FRANÇAISE À L'«UNION SACRÉE». SON ENTERREMENT, LE 4 AOÛT 1914, COÏNCIDE AVEC LE DÉBUT DU CONFLIT ARMÉ. JAURÈS EST MORT, LA GUERRE COMMENCE...

Jean-François CHANET

Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire, professeur des universités à l'Institut d'études politiques de Paris

«ILS ONT TUÉ JAURÈS !»

Lorsque les Français apprennent l'assassinat de Jean Jaurès, ils ne peuvent qu'associer cette nouvelle, qui fait l'objet d'une annonce officielle du gouvernement, à la guerre dont l'affiche blanche de la mobilisation, le 1er août, leur confirme l'imminence. «Ils ont tué Jaurès !» Quoique légendaire - ou parce que légendaire -, la phrase s'est imposée car elle résume bien le sentiment dominant dans le peuple : il ne peut s'agir seulement de l'acte d'un criminel déséquilibré, c'est une force collective qui a armé sa main, la haine accumulée depuis longtemps contre un homme qui avait dénoncé tour à tour l'égoïsme des classes dirigeantes, les dangers du nationalisme et du militarisme, et les paresses d'une diplomatie trop visiblement résignée à la guerre.

UN CONTEXTE DE VIOLENCE EN POLITIQUE

Jaurès lui-même et ses proches n'ignoraient pas les risques que lui faisaient courir les efforts qu'il avait faits pour s'opposer, en 1913, à l'adoption de la loi des trois ans, puis, depuis l'attentat de Sarajevo, à la mise en marche de la machinerie des alliances. S'être installé pour dîner au café du Croissant, à une table visible de la rue dont il n'était séparé, en raison de la chaleur, que par un rideau tiré devant la fenêtre ouverte, paraît rétrospectivement bien imprudent. On n'oubliera pas, cependant, ce qu'avaient alors de relativement ordinaires des tendances ou des faits qui peuvent surprendre les Français d'aujourd'hui. La violence des attaques dans la presse était le lot quotidien des hommes politiques de premier plan. Quelques mois plus tôt, on le sait, Henriette Caillaux avait tué le directeur du *Figaro*, Gaston Calmette, responsable à ses yeux de la campagne de dénigrement dont son mari était victime. Elle venait d'être acquittée, le 28 juillet, comme le sera Raoul Villain pour l'assassinat de Jaurès en 1919. L'existence d'un commanditaire caché n'a jamais pu être prouvée, mais pas davantage l'impossibilité d'une telle éventualité. Le plus probable reste l'acte isolé, qui s'inscrit cependant dans le contexte politique de l'époque.

JAURÈS, SYMBOLE DE «L'UNION SACRÉE»... ET DU PACIFISME

Trois caractères distinguent le climat des jours suivants. L'émotion est immense, mais l'heure est à la gravité, au recueillement, non au débordement de la colère - non à la mobilisation contre la guerre, que Jaurès avait présentée, le 25 juillet, dans son discours de Vaise, le dernier qu'il ait prononcé en France, comme la dernière «chance pour le maintien de la paix», mais à la mobilisation tout court. C'est elle qui explique que Paris soit «à demi désert», selon le compte rendu de *L'Humanité*, le 4 août, jour de ses obsèques. Un cortège de 12 000 à 15 000 personnes accompagne sa dépouille vers la gare d'Orsay, d'où elle doit partir pour rejoindre sa dernière demeure, le cimetière d'Albi. La préfecture de police estimera à 30 000 le nombre des manifestants contre l'acquittement de Villain le 6 avril 1919, et *L'Humanité* à plus de 300 000. Ce même 4 août, dans son message aux deux Chambres, le président de la République Raymond Poincaré proclame que, devant l'agression faite à leur pays, auquel l'Allemagne, la veille, a déclaré la guerre, rien ne viendra briser «l'union sacrée» entre tous les Français. Jaurès mort ne peut qu'être enrôlé dans ce mouvement général de ralliement à l'effort de guerre. Dans le discours qu'il prononce à ses obsèques, le secrétaire général de la CGT Léon Jouhaux l'annonce : «Notre volonté fut toujours d'agrandir les droits populaires, d'élargir le champ des libertés. C'est en harmonie avec cette volonté que nous répondons «présent» à l'ordre de mobilisation.» Il a fallu l'allongement de la durée de la guerre, que personne n'imaginait alors, pour que Jaurès redevienne le pacifisme incarné et puisse devenir, peu à peu, le symbole républicain, socialiste et humaniste, auquel la France d'aujourd'hui semble profondément attachée. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

Oeuvres de Jean Jaurès, t.8, *Défense républicaine et participation ministérielle*, édition établie par Maurice Aghulon et Jean-François Chanet, Paris, Fayard, 2013. *Jean Jaurès*, Gilles Candar et Vincent Duclert, Pris, Fayard, 2014.

↘
Jean Jaurès.
© SHD

LA MARCHE À LA GUERRE

Le 28 juin 1914, le couple héritier du trône austro-hongrois est assassiné par un nationaliste serbe. Pour dramatique qu'il soit, l'évènement ne peut expliquer à lui seul le déclenchement de la Première Guerre mondiale, qui trouve son origine dans des causes bien plus profondes. Depuis la guerre de 1870, la France et l'Allemagne n'avaient jamais réussi à normaliser leurs relations. La perte de l'Alsace-Lorraine avait fait naître en France un puissant désir de revanche. De son côté, l'Allemagne avait essuyé des revers diplomatiques importants (crises de Tanger en 1905 et d'Agadir en 1911) au bénéfice du tandem franco-britannique.

De même, la tension était vive entre l'Autriche Hongrie et la Serbie (guerres balkaniques de 1912-1913). La mort du couple princier donne ainsi au parti belliciste austro-hongrois l'occasion de soumettre son voisin serbe. Pendant près d'un mois, la pression s'accentue et, **le 23 juillet 1914,** l'Autriche-Hongrie adresse un ultimatum à la Serbie. Le 25 juillet, les relations diplomatiques entre les deux pays sont rompues. Le 28 juillet, la guerre est déclarée et Belgrade est bombardée. Ces coups de canons en annoncent bien d'autres.

Le 30 juillet 1914, pour soutenir son allié serbe, la Russie décrète la mobilisation générale. La diplomatie s'affole et **le 31 juillet,** l'empereur allemand et roi de Prusse adresse un ultimatum au tsar de Russie, ainsi qu'à ses alliés français. En réaction, la France appelle à la mobilisation de ses troupes pour le 2 août. L'Allemagne fait de même et déclare la guerre à la Russie quelques heures plus tard.

Le 2 août, l'Allemagne adresse un ultimatum à la Belgique pour obtenir le libre passage de ses troupes sur son territoire. Le même jour, les troupes de Guillaume II envahissent le Luxembourg sans préavis. Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Le lendemain, l'armée allemande pénètre en territoire belge, ce qui a pour effet d'entrainer le Royaume-Uni dans le conflit. **La Première Guerre mondiale venait de commencer.**

Grégory AUDA

→ «Nos vaillants artilleurs à l'oeuvre. Le '75' en campagne». © ECPAD

L'ÉPREUVE DU FEU

À la fin du mois d'août, les cinq armées françaises engagées dans la bataille des frontières subissent toutes des échecs sanglants. Pourtant, à peine deux semaines plus tard, ces mêmes armées l'emportent sur la Marne, puis, d'octobre à la mi-novembre, contrent, dans la «course à la mer», les dernières grandes offensives allemandes avant 1916.

Michel GOYA
Colonel

MIRACLE DE L'INNOVATION MILITAIRE

Le 14 août au matin, la 13e division d'infanterie (DI), engagée dans l'offensive en Lorraine de la 1re armée, connaît son baptême du feu face au village de Plaine tenu par les Allemands. Jusqu'à 16 heures, les charges frontales à la baïonnette se succèdent et échouent face aux mitrailleuses et aux obusiers postés dans le village ou sur les hauteurs du Donon. À 16 heures, deux groupes de 75 sont placés face au point d'appui ennemi et, au mépris du règlement, préparent une attaque d'un nouveau style combinant une action frontale de fixation et un mouvement de débordement. Les Allemands sont obligés de se replier.

À plus grande échelle, le comportement de l'armée française dans son ensemble évolue de manière aussi spectaculaire que la 13e DI. Si les échecs initiaux sont les résultats sans surprise des nombreuses failles de la préparation à la guerre du corps de bataille, les victoires ultérieures sont plus étonnantes tant la supériorité tactique allemande paraît importante.
Un tel revirement bénéficie certes de facteurs circonstanciels bien connus comme l'affaiblissement allemand par la déconnexion d'un commandement trop lointain, les difficultés logistiques, le maintien de forces conséquentes autour des forteresses résistant encore ou le retrait de deux corps d'armée allemands envoyés en Prusse orientale. Inversement, malgré les désastres, les pertes terribles (80 000 Français tués du 13 au 30 août) et une retraite éprouvante, les «pantalons rouges» (ou bleus) résistent, preuve que l'accent presque obsessionnel mis avant-guerre sur «le moral» a porté en partie ses fruits. D'un autre côté, l'effort de mobilisation humaine, presque identique à celui des Allemands, s'il a envoyé au front des hommes moins instruits ou plus âgés que ceux de l'ennemi a permis aussi de maintenir un rapport de forces plus équilibré que ne le laissait anticiper le différentiel démographique. Le redressement sur la Marne doit évidemment aussi à l'action du haut commandement français qui a su magistralement employer les forces mais il ne pouvait être obtenu avec le même instrument militaire sous peine, au niveau tactique, de renouveler les mêmes échecs sanglants. C'est donc un autre facteur qui a joué et Joffre le décrit dans ses mémoires : «*Si le succès répondit à mon attente sur la Marne, c'est pour une très grande part que nos armées n'étaient plus au début de septembre celles des premiers jours de la guerre*». L'armée française s'est transformée plus vite dans les deux semaines qui séparent les batailles des frontières et de la Marne que pendant les trois années précédant la guerre.

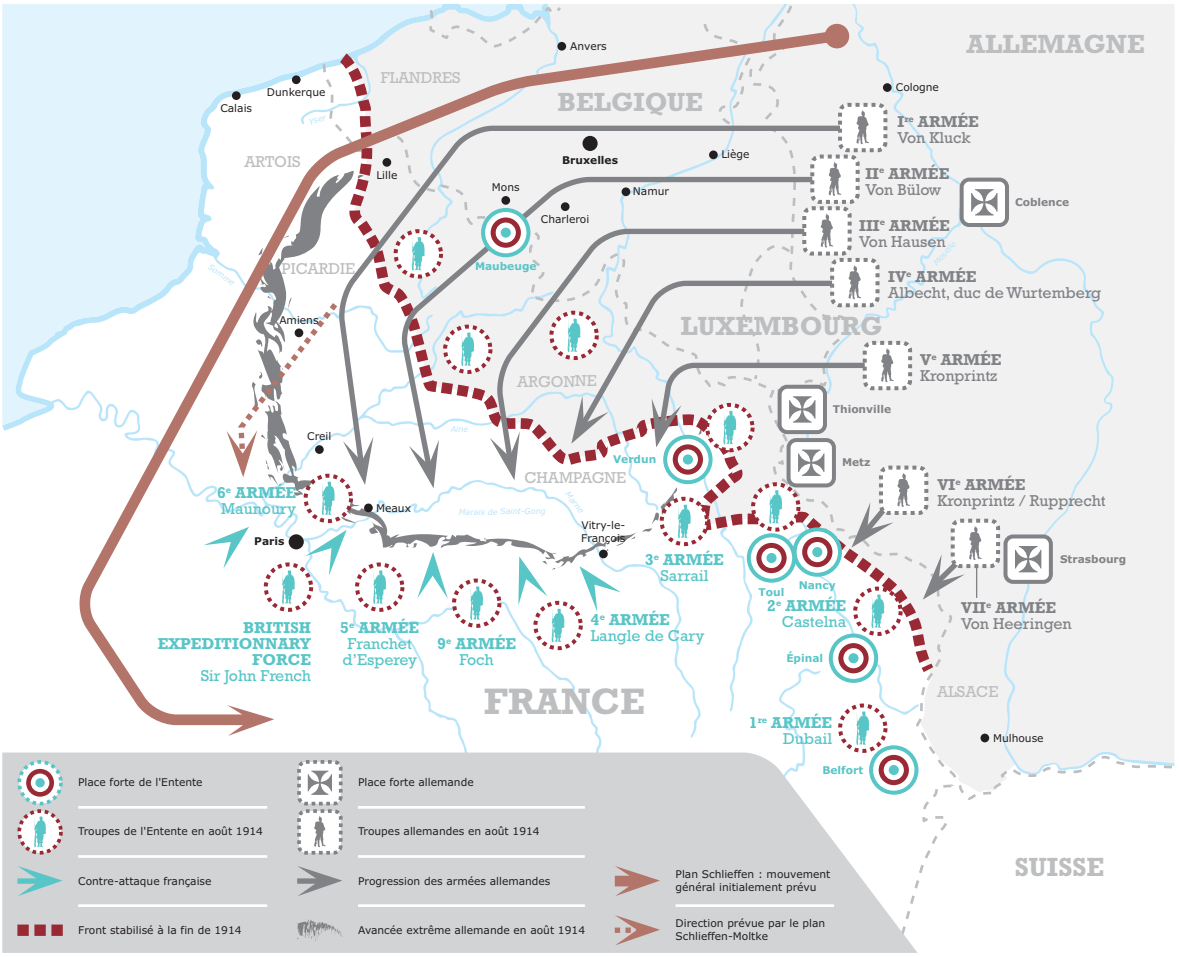
LA TRANSFORMATION DES ARMES

L'infanterie est la première à souffrir de la découverte de la puissance de feu moderne. C'est donc aussi la première arme à se transformer. Le 15 août, le 8e régiment d'infanterie (RI) attaque le château de Dinant. Trop serré, il est frappé par des mitrailleuses allemandes. Le chef de corps ordonne alors d'oublier les attaques en ligne à un pas d'intervalle, fait manœuvrer ses compagnies par demi-sections autonomes et l'artillerie envoie des batteries avancées pour neutraliser les mitrailleuses. Le 25 août, le général Fayolle note dans son carnet : *«A la 70e division, catastrophe entre 7 et 9 heures dans l'attaque d'Hoéville : il y avait beaucoup trop de monde en ligne. Il n'y a eu aucune reconnaissance, aucune préparation par le feu. Comment cela a-t-il pu se produire ? Pas de patrouilles de combat, pas d'éclaireurs, les masses d'hommes inutiles ! Aucune préparation. C'est fou.»* Dès le lendemain, *l'esprit et les méthodes ont changé : «On recommence, mais cette fois très prudemment, très lentement. La leçon a été bonne […] Je marche par bonds sous la protection de toute l'artillerie et après reconnaissances faites»*. Alors que la 13e DI bat en retraite en Lorraine, un de ses officiers raconte comment ses hommes ont évolué : *«ils pressentaient la supériorité des moyens de l'ennemi et voulaient tout mettre en œuvre pour y remédier. D'où leur merveilleuse aptitude à coller au feu, plus longtemps même que leurs officiers ne l'eussent parfois souhaité. D'où leur étonnante maîtrise dans ces retours offensifs qui devenaient pour l'ensemble de nos armées, un des procédés de manœuvre les plus efficaces»*. Il décrit également comment ils apprennent à fortifier les villages avec l'aide du génie, à coordonner leurs actions avec les batteries de 75 et les sections de mitrailleuses renforcées de pièces récupérées dans les dépôts. La 13e DI est ensuite transportée par voie ferrée pour participer à la bataille de la Marne. Au débarquement, c'est l'artillerie divisionnaire, plus mobile, qui est envoyée immédiatement pour prendre position et tenir jusqu'à l'arrivée de l'infanterie, rôle totalement inédit pour cette arme. Entièrement déployée, la division développe par kilomètre de front une puissance de feu quatre fois supérieure à celle des premiers combats. En octobre, la division est à nouveau déplacée par voie ferrée jusqu'à Lille et, pour la première fois, plusieurs bataillons sont transportés par camions jusqu'au front. En défense, les unités d'infanterie comprennent vite que la seule parade efficace contre les mitrailleuses et l'artillerie réside dans l'enfoncement dans des trous de tirailleurs qui sont ensuite reliés entre eux pour faciliter les liaisons, puis recouverts de fils de fer barbelés. À partir du Grand Couronné de Nancy dès août 1914, le front se cristallise progressivement à l'initiative des fantassins et à l'insu du haut commandement.

→ «1914… Un groupe d'Artillerie attendant les ordres». © SHD

← «1914… Déploiement d'infanterie avant l'attaque aux abords de la route de Varedde». © SHD

L'adaptation de l'artillerie est encore plus spectaculaire. Les artilleurs commencent par oublier le règlement d'emploi de 1910 et diversifier leurs missions. Les batteries de campagne ne se contentent plus d'appuyer les assauts, elles les préparent également. Pour améliorer la coordination avec l'infanterie, des officiers d'artillerie sont détachés en liaison auprès de l'infanterie et le colonel commandant le régiment d'artillerie divisionnaire devient le conseiller du général, laissant à son second le soin d'organiser le tir des batteries. Pour faciliter les ordres et intervenir plus vite, l'artillerie est souvent groupée en masse, parfois en groupement de 30 batteries comme le préconise le général Bro, commandant l'artillerie du 1er corps. Ces groupements sont placés le plus en avant possible compte tenu du tir des obusiers ennemis. La méthode consistant à guider les pièces en restant à proximité est remplacée de plus en plus par le guidage à distance. Pour cela, il faut des lignes téléphoniques. Des hommes fouillent tous les bureaux de poste et même les maisons particulières. Un commandant de corps d'armée envoie à Paris un officier acheter tout le matériel téléphonique qu'il pourra trouver. On s'essaie également aux tirs sur zone ou sur des objectifs non vus. Face aux obusiers allemands, on improvise des tirs à longue portée avec enfoncement de la crosse, mode d'action pour lequel on ne s'était jamais entraîné. Le 7 août 1914, une batterie du 2e corps ravage ainsi à plus de 5 000 m un régiment de cavalerie allemande. À la fin du mois d'août, à la bataille de la Mortagne, le général Gascouin fait tirer à 9 500 mètres sur des rassemblements ennemis importants. Il emploie pour cela des obus à balles fusants munis d'ogives spéciales de fusées à longue durée destinés aux tirs contre avions. Le réglage est effectué par trois ballons captifs retirés de places fortes. À ces grandes distances, le réglage aérien devient nécessaire, quelques commandants d'artillerie de corps d'armée réussissent à se faire prêter des avions avec des observateurs formés à la hâte, parfois par précaution avant les hostilités. •••→



↗ Offensive d'août 1914 et bataille de la Marne. © SGA/DMPA

En pleine bataille de la Marne, le général Herr, commandant l'artillerie du 6e corps d'armée décrit des pièces *«camouflées sous des gerbes de blé, d'autres tirant contre des avions grâce au creusement de fosses. Un de nos appareils s'essayait à un réglage contre les mortiers de 210»*. Ce spectacle était inconcevable quelques semaines plus tôt. Le 6 septembre, à Montceau-lès-Provins, grâce aux deux avions démontables qu'il a fait construire lorsqu'il commandait l'école d'aviation de Vincennes, le colonel Estienne parvient à détruire complètement un groupement d'artillerie allemand. Dès la mi-août, le haut commandement autorise le prélèvement de pièces lourdes dans les places fortes pour compenser la terrible infériorité dans ce domaine. Dans la deuxième semaine d'août, la 3e armée reçoit six batteries de 120 mm prélevées à Verdun. Dans la nuit du 27 août, la 1re armée est renforcée par trois batteries lourdes venant d'Epinal. Elles ouvrent le feu le lendemain, guidées par un ballon observatoire et trois avions. En septembre, la 2e armée défend le Grand Couronné de Nancy avec dix batteries lourdes et une quarantaine de 80 et 90 mm de Bange.

Toutes ces adaptations se généralisent très vite et permettent en particulier de profiter à plein des capacités du canon de 75. Le 6 septembre, sur la Marne, le 15e régiment d'artillerie (RA) stoppe à lui seul un assaut allemand en tirant à bout portant. Le 10 septembre, à la Vaux-Marie, une violente attaque de l'armée du Kronprinz est clouée sur place par une action en masse de toute l'artillerie du 6e corps français. À partir du 7 septembre, pour échapper à l'artillerie française, les Allemands tentent des attaques massives de nuit mais à l'imitation de la 1re armée, qui a appliqué cette méthode dès le 24 août, les corps généralisent les barrages d'alerte nocturnes. Dans l'offensive qui suit la victoire de la Marne, le colonel Alléhaut décrit l'assaut d'un bataillon d'infanterie du 20e RI (33e DI) le 26 septembre : *«notre infanterie a effectué un bond en avant ; une partie de la ligne bavaroise cède du terrain ; nouvelle rafale de nos 75, un peu plus longue que la première ; nouveau bond, presque simultané de nos fantassins qui, collant aux projectiles de leur artillerie, avancent avec une superbe ardeur, abordant l'infanterie bavaroise presque en même temps que nos obus. Et ainsi de suite, les bonds succédant aux rafales jusqu'à ce qu'enfin les Bavarois […] refluent en désordre»*. Ce procédé, qui ressemble beaucoup à celui du barrage roulant qui ne sera codifié qu'en 1916, est né spontanément sous la pression des circonstances et grâce aux liens qui unissent un colonel d'infanterie et un capitaine, commandant de batterie, qui travaillent activement ensemble depuis des mois.

L'adaptation de la cavalerie est beaucoup plus difficile, car le cheval est incapable d'évoluer face à la puissance de feu moderne. En Lorraine, dans les Ardennes et en Belgique, chacun des trois corps de cavalerie subit un échec sanglant. Pendant la bataille de la Marne, on parvient péniblement à former un groupement de 1 800 cavaliers pour mener un raid sur les arrières ennemis mais à l'issue de cette bataille, la cavalerie, épuisée, est incapable d'exploiter la victoire. Pour tenter de s'adapter, les corps de cavalerie improvisent des groupes d'automitrailleuses, à base de véhicules civils transformés, ou incorporent parfois des bataillons d'infanterie sur camions, embryon des futures unités motorisées. Surtout, ils s'efforcent d'accroître leur capacité de combat à terre, quitte à piller les entrepôts de l'arrière pour y trouver les outils et les mitrailleuses qui leur manquent. Des bataillons à pied sont également créés en démontant des escadrons. Ces innovations restent néanmoins limitées.

L'aviation démontre en revanche très rapidement son utilité en fournissant des renseignements décisifs comme la découverte du mouvement de l'armée Von Kluck prêtant le flanc

devant Paris à la 6e armée française, puis on improvise le réglage d'artillerie dès qu'une partie du front se stabilise. On assiste également à de multiples expérimentations spontanées comme les vols de nuit ou les essais photos. Des agents sont transportés sur les arrières de l'ennemi. Chaque équipage prend aussi l'habitude de s'armer, pour se défendre en cas d'atterrissage forcé, et de profiter des missions de reconnaissance pour frapper les concentrations de troupes avec quelques bombes ou boites de fléchettes. Les 14 et 18 août 1914, deux avions français bombardent les hangars Zeppelin près de Metz, et très rapidement les pilotes recherchent le duel.

LA FORCE DES INNOVATIONS

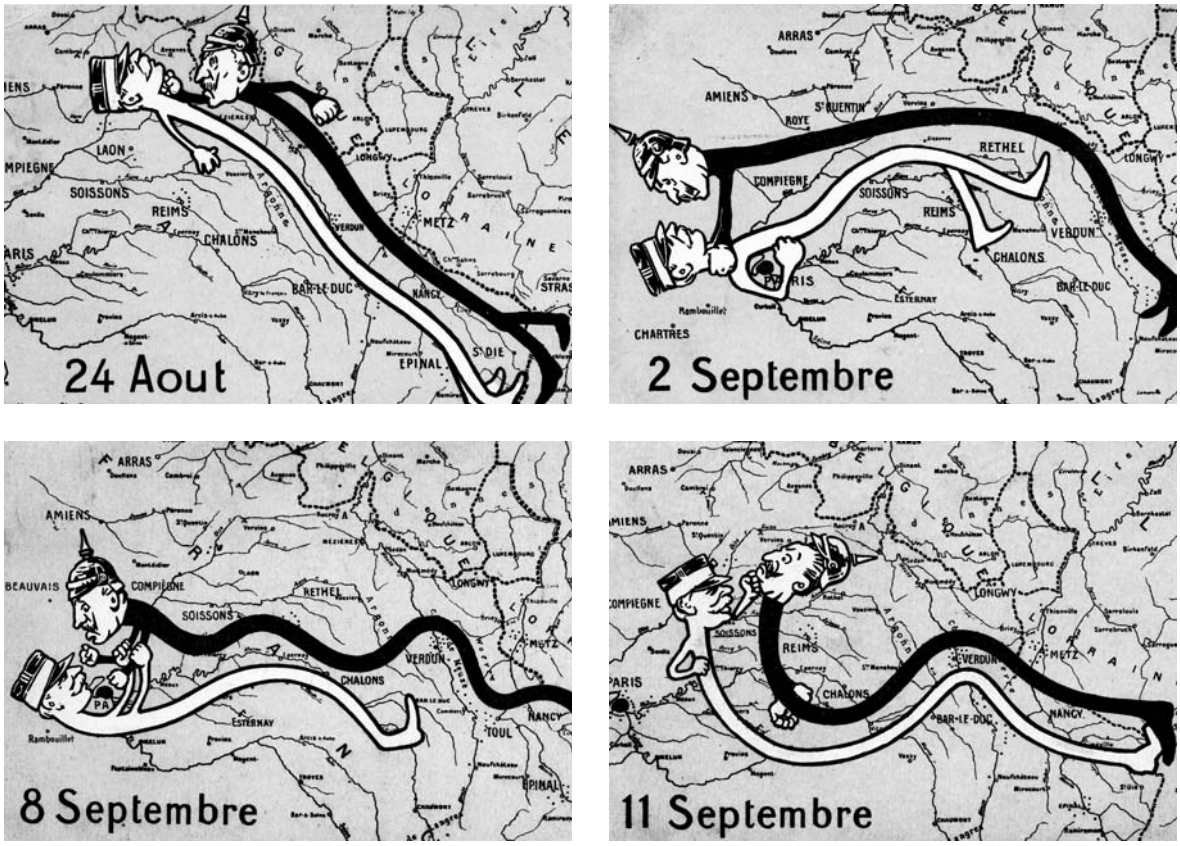
La patrie est ainsi sauvée non seulement par le courage des hommes mais aussi par leur intelligence. On est frappé par la multiplicité des innovations. En réalité, la plupart d'entre elles sont issues de l'avant-guerre, et cela n'a été possible que parce que les régiments disposaient de ressources autonomes, ne serait-ce que des ressources en temps. L'armée française a accepté pendant plus de quarante ans de «gâcher» des ressources en laissant des «originaux» tester des méthodes différentes ou imaginer des prototypes. Quelques centaines de cadres ont pu ainsi développer leurs idées dans les garnisons ou dans les camps de manœuvre et les garder en mémoire. Toutes ces idées plus ou moins cachées apparaissent au grand jour dès les premiers combats. D'autres sont venues en cours d'action grâce au mélange d'hommes venus d'armes différentes associés à la mobilisation dans les grandes unités et vivant ensemble en permanence. Cette vie commune et permanente, face à des problèmes urgents à résoudre, efface les cloisonnements et multiplie les échanges. Les officiers de réserve apportent aussi leurs compétences propres, comme les Centraliens tous mobilisés dans l'artillerie, ou cet exploitant agricole amenant avec lui ses tracteurs chenillés pour tracter des pièces d'artillerie.

← «Campagne 1914, Bataille de la Marne. Une batterie d'artillerie et relais au Marais de Saint-Gond». © SHD

→ «Campagne 1914 Bataille de la Marne Cavalerie au Petit-Morin Marais de Saint-Gond». © SHD

Ces innovations multiples n'auraient eu guère d'effets si elles étaient restées localisées. On constate au contraire qu'elles se diffusent très vite. Le Grand Quartier général (GQG) est lui-même parfaitement au courant de la situation, grâce aux comptes rendus systématiques qu'il reçoit après chaque combat et surtout grâce à ses officiers de liaison. Cette information se traduit par des notes de service rapides et pertinentes. Dès les 16 et 24 août, le 3e bureau du GQG édite deux notes de synthèse recensant les défauts constatés et les procédés qui ont fait leur preuve pour les pallier (organiser le terrain conquis, coordonner les armes dans l'attaque, diluer les dispositifs, etc.). Le 3 septembre, une nouvelle instruction constitue dès cette époque la charte de la guerre de positions. On y parle de ligne avancée, de deuxième ligne avec tranchées profondes, de tours de service, de réserves dissimulées, d'épaulements pour protéger les pièces, etc. Les idées circulent aussi très librement entre unités voisines ou camarades de promotion que l'on rencontre dans la zone étroite des combats. Le 10e corps reçoit ainsi une note du 1er corps, en date du 19 août 1914, décrivant l'emploi des mitrailleuses par les Allemands lors des combats de Dinant le 15 août et le danger des formations trop lourdes ou des dispositifs trop rigides. Il serait illusoire de croire cependant que ces ordres, notes ou informations orales puissent être suivis d'effets immédiats. La note du 16 août du GQG est reçue le 19 par la 5e armée, elle ne peut éviter l'échec de Charleroi.

Les généraux ont un rôle clef de synthèse et de relais de l'information. Beaucoup sont malheureusement défaillants. Durant la bataille de Charleroi, le commandant du 3e corps d'armée est introuvable au moment le plus critique de la journée. Le général Joffre note laconiquement dans son journal : *«au 14e Corps, au 5e Corps, même incapacité notoire».* Les sanctions sont immédiates •••→



← **«La bataille de la Marne. Le sursaut français».**
© Musée de la Grande Guerre du pays de Meaux.
Don Petit

et à la date du 31 décembre 40% des commandants de grandes unités ont été limogés. Cette politique, parfois injuste mais énergique, permet de réduire les erreurs les plus graves et de faire monter des colonels compétents comme Nivelle, Maud'huy, Pétain, Fayolle ou même Grandmaison, ou des généraux comme Franchet d'Espèrey ou Foch qui prennent en cours d'action le commandement d'armées.

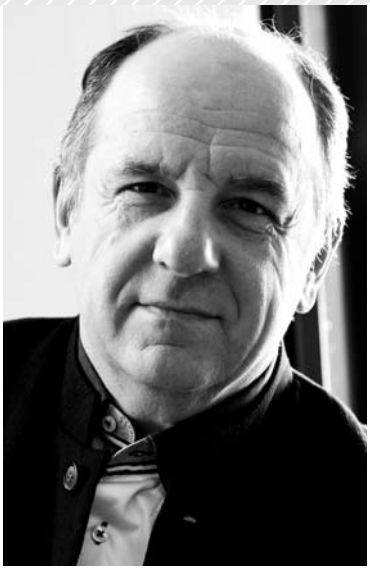
Toutes les armes subissent simultanément le choc de la redécouverte de la guerre après plusieurs décennies de paix. Ce premier défi est d'abord l'occasion de mesurer le décalage qui peut exister entre la vision que l'on a de la guerre future et la complexité des faits. Elle permet de constater également la capacité d'adaptation de l'armée française. En dépit de quelques améliorations techniques des matériels existants, cette adaptation est essentiellement tactique. Il apparaît surtout que le moteur de l'évolution est désormais la pression du front qui s'exerce sur les unités de première ligne. C'est là que naissent les micro-innovations et les idées qui transforment les armes, par une diffusion horizontale (on imite les bonnes idées) ou verticale (comptes rendus, propositions, demandes).

Dans *The Fatal Conceit* (1989), l'économiste autrichien Friedrich von Hayek explique comment, dans une société complexe, l'agencement spontané de millions de décisions individuelles conduit à un équilibre plus stable que dans un système centralisé, incapable de gérer en temps réel toutes les informations. De la même façon, dès les premiers combats, les problèmes tactiques sont si nouveaux, si urgents et évoluent si vite que seules les unités au contact direct du front sont susceptibles d'y faire face à temps. Les régiments s'attachent spontanément à gommer leurs défauts les plus meurtriers et à inventer de nouvelles méthodes plus efficaces. La petite échelle des nouveautés qui y sont testées avec des moyens de fortune permet alors d'effectuer les ajustements nécessaires de manière très rapide. Ces micro-transformations continuent à exister tant que perdure la sanction du feu, c'est-à-dire pendant toute la guerre. ■

← **«La Ferté-sous-Jouarre Commencement de la retraite des Allemands».**
© SHD

DENIS PESCHANSKI

Directeur de recherche au CNRS, Denis Peschanski revient sur le cycle des commémorations du centenaire de la Grande Guerre et du soixante-dixième anniversaire de la Libération. Un regard d'historien sur ces grands rendez-vous.



← Denis Peschanski Historien, directeur de recherches au CNRS. Président du Conseil scientifique de l'Observatoire B2V des Mémoires. Président du Conseil scientifique du Mémorial du camp de Rivesaltes.

© Observatoire B2V des mémoires

Témoignage et archive, histoire et mémoire sont souvent présentés comme antagonistes. Cette confrontation se justifie-t-elle ?

Histoire et mémoire ? Histoire *versus* Mémoire ? Voilà bien l'un des grands débats récurrents quand on traite de sujets très contemporains. J'y ai moi-même participé quand, il y a quelques années, j'insistais sur les effets pervers du témoignage - (re)construction, extrapolation, re-hiérarchisation, immédiateté de l'Histoire. Mais la question a été tellement travaillée et retravaillée, suscitant souvent des tensions plus ou moins utiles ou la prise de conscience d'une complémentarité bienvenue, qu'il n'y a plus guère intérêt à y revenir. Dès lors que la mémoire devient objet d'histoire, peu importe que le témoignage soit «vrai» ou «faux» ou «partiel». Je dirai même que l'erreur est tout aussi intéressante que la vérité pour comprendre comment se construit le témoignage, qu'il fait ou non écho aux discours mémoriaux dominants - ce que j'appelle les «régimes de mémorialité» -, comment il interagit avec ces discours. C'est là qu'on trouve l'essentiel de la différence entre témoignages d'un même acteur à 20 ou 30 ans de différence.

En tant qu'historien, quel regard portez-vous sur les cérémonies du 6 juin et sur l'engouement suscité par cet événement ?

Il y a d'abord l'absence de surprise : les Français adorent l'histoire et la Seconde Guerre mondiale est centrale dans la reconstruction identitaire de la France au second XX^{e} siècle. Les valeurs de la Résistance sont comme l'écho de celles héritées de la Révolution française : cet emboîtement de représentations est absolument crucial en France. Mais les cérémonies du 70^{e} anniversaire montrent, à qui en doutait encore, combien le Débarquement est l'un des très rares événements-monde qui, à des degrés divers, structurent les mémoires de cette guerre qu'on doit appréhender dans une perspective globale, très à la mode aujourd'hui. Elles illustrent aussi la passionnante imbrication entre histoire, mémoire et politique. Regardons la place de l'Ukraine (et de la Russie) dans cette journée du 6 juin. C'est enfin la première fois qu'en France un hommage officiel a été rendu par le chef de l'État aux victimes civiles. De quoi nourrir les réflexions sur ce que je nomme les conditions de la mise en récit mémoriel, à savoir les conditions pour qu'un événement vécu par de nombreuses personnes (là les bombardements alliés en Normandie) devienne une composante de la mémoire sociale/collective. La réponse n'est pas encore acquise.

De même, le centenaire de la Grande Guerre s'accompagne d'un réel intérêt du public. Comment l'expliquez-vous ?

Les commémorations du centenaire m'inspirent deux autres remarques. L'une tient à la puissance de l'événementiel commémoriel. À la différence des commémorations du 70^{e}, nous sommes face à une commémoration massive, multi-événementielle et internationale. La mission du centenaire a une force de frappe et une efficacité inégalées. L'autre remarque tient à la place singulière de cette mémoire : le succès extraordinaire du site «Mémoire des hommes» qui répertorie et présente les victimes de la guerre a montré depuis longtemps la passion des Français pour cette période. Y a-t-il, comme on l'a pensé, un changement de référence consécutif pour beaucoup à la nouvelle Europe née des décombres de l'Empire soviétique ? La Première Guerre mondiale a-t-elle pris la place de la Seconde comme matrice majeure du très contemporain ? On parle là de représentations collectives, bien sûr, et, pour l'instant, j'en doute.

La rédaction

WWW.MEMOIREDESHOMMES.SGA.DEFENSE.GOUV.FR

POUR EN SAVOIR PLUS

Coll. sous la direction de D. Peschanski et D. Maréchal, «Les Chantiers de la mémoire», Paris, INA Editions, 2014

→ Général Franchet d'Espèrey France
© Tournassoud Jean-Baptiste/ECPAD

L'AUTRE HÉROS DE LA MARNE

Sous l'autorité du général Joffre, le général Louis Franchet d'Espèrey est l'un des «sauveurs de la Marne». Á la tête de la 5e armée et avec le soutien du corps expéditionnaire britannique, il contrecarre la manœuvre d'encerclement allemande, et oblige ainsi l'ennemi à accélérer son recul.

LCL Rémy PORTE

Intégré à la 5e armée du général Lanrezac, le général Franchet d'Espèrey participe à tous les combats des premières semaines de guerre et à la retraite que les armées françaises entament dès le 25 août. Les mauvaises relations que Lanrezac entretient avec le maréchal French, commandant en chef du corps expéditionnaire britannique, conduisent Joffre à le relever de son commandement le 2 septembre. Franchet d'Espèrey lui succède aussitôt.

Il hérite d'une situation périlleuse et risque d'être pris dans la manœuvre d'enveloppement que tente von Kluck, commandant de la Ire armée allemande. Dans son instruction générale n°4, Joffre a précisé que «*Dès que la 5e Armée aura échappé à la menace d'enveloppement prononcée sur sa gauche, l'ensemble des 3e, 4e et 5e Armées reprendra l'offensive… La 5e Armée à l'aile marchante ne doit en aucun cas laisser l'ennemi saisir sa gauche*». Le 3 septembre, alors que la retraite se poursuit en direction de la Marne et de la Seine, le commandant en chef insiste pour qu'une liaison étroite soit établie entre la 5e armée et les Britanniques au sud, les troupes mobiles de Paris et la 6e armée à l'ouest qui dessinent sur son aile gauche le L qui doit briser la Ire armée allemande. Les journées du 3 et du 4 sont cruciales : les Alliés vont-ils être en mesure de profiter de la situation délicate dans laquelle se trouve désormais l'armée von Kluck, qui «défile» littéralement à quelques kilomètres à l'est de Paris ? Lorsque Joffre lui demande s'il estime son armée en état de participer à la contre-offensive, Franchet répond : «*La 5e Armée peut combattre, mais n'est pas en situation brillante*». La contre-attaque peut être lancée.

Le 6 septembre au matin, entre Provins et Sézanne, reliée aux Anglais par le corps de cavalerie Conneau, la 5e armée attaque la IIe armée von Bulow, qui réussit à lui échapper et passe la vallée du Grand Morin. Le 9 septembre, alors que Joffre insiste pour qu'une liaison étroite soit conservée avec le corps expéditionnaire britannique, Franchet n'hésite pas se priver du 10e corps d'armée (CA) pour soutenir Foch sur sa droite. Le même jour, il constitue deux groupements temporaires : les 1er et 3e CA à l'est doivent repousser l'armée von Bulow, tandis que le corps de cavalerie Conneau et le 18e CA à l'ouest progressent avec les Anglais. Sur ces deux axes toutefois, la poursuite est conduite avec trop de retenue et de prudence, permettant aux Allemands de rompre à nouveau le contact. En fait, le commandement français manque de renseignements et Franchet ignore l'ampleur du vide qui existe devant sa gauche. Il ne pousse pas davantage ses divisions d'autant que le terrain rend difficile la progression des troupes, par ailleurs épuisées.

L'attaque coordonnée par Franchet d'Esperey a cependant contraint les Allemands à se retirer de plusieurs kilomètres pour procéder à un réalignement défensif de leur ligne de front. La victoire tactique est acquise, mais une opportunité de la transformer en victoire stratégique échappe aux Alliés. À partir du 11 septembre, la poursuite reprend en direction de l'Aisne, mais l'ennemi s'est déjà dérobé.

Conscient de l'établissement d'un front continu puissamment organisé en défensive par les Allemands, il est le premier à envisager, à l'automne, une puissante action périphérique. Avec son chef d'état-major, le colonel de Lardemelle, il élabore, puis propose au président de la République, dès le mois d'octobre 1914, le projet de débarquement en Grèce d'une armée qui serait engagée aux côtés des Serbes contre les Autrichiens. Approuvé par le gouvernement, le dossier est refusé par le Grand Quartier Général et il faut attendre juin 1918 pour que Franchet d'Espèrey prenne le commandement des armées alliées d'Orient, à la tête desquelles il obtient à la fin du mois de septembre la rupture du front bulgare. ■

LES PETITS ARTISTES DE LA MÉMOIRE

La rédaction

ORGANISÉE PAR L'OFFICE NATIONAL DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE GUERRE (ONACVG), LA 8E ÉDITION DU CONCOURS SCOLAIRE «LES PETITS ARTISTES DE LA MÉMOIRE, LA GRANDE GUERRE VUE PAR LES ENFANTS» A PERMIS À 14 000 ÉLÈVES DE CM1-CM2 DE SUIVRE LES TRACES D'UN SOLDAT DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE.

Point de départ de la réalisation de leur carnet de poilu, les élèves ont découvert ou redécouvert le monument aux morts de leur commune, choisi le nom du soldat, futur héros de leur histoire, qui y est gravé et imaginé son parcours à partir des archives à leur disposition. La lecture du journal de guerre de l'artiste Renefer (*Histoire de Poilus*, éditions Albin Michel, 2013) leur a permis de se familiariser avec la correspondance au front des poilus.

UN CONCOURS POUR APPRENDRE

Petit à petit, au fil de leurs recherches et de leurs travaux, les contours de «leur» poilu se sont affinés. Ils n'oublieront pas cette «rencontre» avec un jeune soldat qui aurait pu être leur arrière-grand-père.

Devenu, à l'occasion des célébrations du Centenaire de la Grande Guerre, concours scolaire du 1er degré labellisé par la Mission du Centenaire et l'Éducation nationale, le nombre de participants à ce beau voyage mémoriel a plus que doublé en un an.

30 académies dont l'Outre-Mer (Guadeloupe, Martinique, Guyane, Réunion) étaient représentées mais aussi des classes d'Autriche, du Danemark et de Lituanie, classes dépendant du réseau de l'Agence pour l'Enseignement Français à l'Etranger (AEFE).

Cette année encore il faut saluer le formidable effort de recherche et de créativité mené par les professeurs des écoles et leurs élèves pour restituer avec émotion le parcours de ces soldats oubliés qui revivent sous leurs plumes et leurs pinceaux talentueux. Aux côtés des traditionnels carnets «papier» sont aussi apparus des carnets numériques élargissant ainsi la palette d'expression des élèves.

← «1er prix de l'académie de Bordeaux : École Saint Genès de Bordeaux, Classe de CM2 de Sandra Coupry»
© ONAC

DES LAURÉATS LOCAUX ET NATIONAUX

Afin de mettre à l'honneur le fabuleux travail des petits artistes de la mémoire de cette dernière édition, trois jurys distincts (départemental en juin, académique en juin-juillet et national en septembre) ont été mis en place pour sélectionner et classer les premiers prix académiques qui participeront à la remise des prix nationale qui aura lieu les 10 et 11 novembre à l'occasion des commémorations de l'Armistice de la Première Guerre mondiale. Pour chaque académie participante, deux représentants (un élève et un professeur) des classes ayant obtenu le premier prix académique seront invités à la remise des prix à Paris.

La 8e édition de ce concours est, à l'instar des précédentes, une très belle réussite et ce, grâce à l'implication de tous, enseignants, élèves, associations patriotiques et services départementaux de l'ONACVG. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

Pour toute information sur le concours et sa prochaine 9e édition (Palmarès 2013-2014, aperçu des carnets lauréats, règlement 2014-2015…) et pour inscrire sa classe à la rentrée scolaire rendez-vous auprès du service de l'ONACVG de votre département et sur le site internet www.onac-vg.fr

EXPOSITIONS

JOIN NOW !

Réalisée par le musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux, cette exposition revient sur une page d'histoire méconnue : l'engagement et le rôle décisif des forces britanniques dans les premiers mois de la guerre en 1914 et notamment dans la bataille de la Marne.
300 objets et photographies - dont quelques pièces emblématiques comme l'uniforme d'officier britannique *Burberry* ou le canon de 13 *pounder* du fort de Seclin - ponctuent un parcours chronologique qui retrace, après l'entrée en guerre du Royaume-Uni le 4 août, la traversée et le débarquement des troupes sur le continent, les premiers combats en Belgique et dans le Nord de la France, puis la bataille de la Marne et la course à la mer avec les batailles d'Ypres et de l'Yser avant la trêve de Noël.

Join Now !
L'entrée en guerre de l'empire britannique, jusqu'au 29 décembre 2014.
Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux, rue Lazare Ponticelli à Meaux.
Tél. 01 60 32 14 18.

LIBÉRATION DE PARIS

Occupée depuis quatre ans, la capitale vit dans l'espoir de sa libération depuis le débarquement allié du 6 juin en Normandie.
Du 19 au 26 août 1944, l'action conjuguée des résistants, des soldats de la 2e DB et de la 4e division américaine, alliée à la mobilisation des habitants va donner lieu à l'une des pages les plus marquantes de son histoire.
C'est cette semaine décisive que restitue l'exposition à l'Hôtel de ville, sur les lieux mêmes où se sont déroulés les événements. En son cœur, une vaste fresque audiovisuelle projetée sur un écran de 22 mètres fait revivre les temps forts de ce combat, des premiers mouvements de grèves à l'occupation de la préfecture de police et de l'Hôtel de ville, de la construction des barricades à la reddition de von Choltitz et aux moments de liesse populaire.

Août 1944,
le combat pour la liberté,
jusqu'au 27 septembre.
Hôtel de ville, salle Saint-Jean, Paris 4e.

OUVRAGES

LA GUERRE NE TARDERA PAS

En 1909, Maurice Pellé est nommé attaché militaire à Berlin. Pendant trois ans, cet officier d'artillerie, futur général, adresse 600 rapports officiels ou confidentiels au ministre de la Guerre et à l'état-major français. Très tôt, il pressent les prémices de la Grande Guerre. Dans sa correspondance, il livre une analyse pertinente des forces en présence et dresse un état des lieux et de l'esprit de l'Allemagne d'alors permettant de restituer le contexte général et la succession des événements qui conduiront à l'internationalisation de la crise, puis au basculement vers la guerre. Une histoire racontée par l'un de ses acteurs.

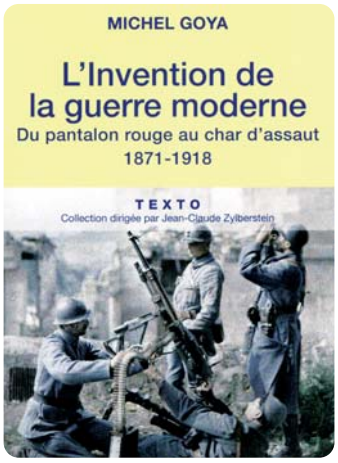
La Guerre ne tardera pas, correspondance de Maurice Pellé, Jean-Noël Grandhomme, Isabelle Standford-Pellé, coédition Armand Colin/DMPA, 2014, 288 pages, 29 €.

LIBÉRER PARIS

Soixante-dix ans après, l'histoire de la libération de Paris semble connue. Pour autant, cet ouvrage de référence vivant et richement illustré - plus de 230 images en partie inédites -, rédigé sous la direction de Christine Levisse-Touzé, parvient à la mettre en lumière en présentant de manière précise et pédagogique ce qu'a été ce grand moment de l'histoire de France. Parce qu'au-delà d'une insurrection populaire, au-delà des combats victorieux menés par les forces de l'intérieur et les soldats du général Leclerc, la libération de Paris a été un moment unique de rassemblement et d'unité nationale, comme le rappelle Fred Moore dans la préface.

Libérer Paris, août 1944, édition Ouest-France, avec le soutien du ministère de la défense (SGA/DMPA), 2014, 144 pages, 30 €.

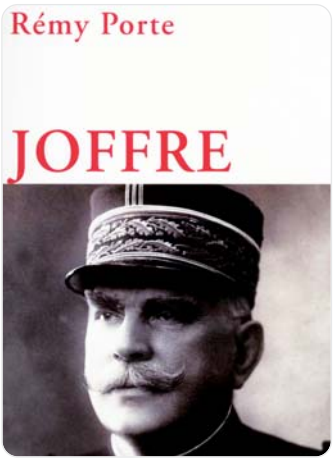
Chemins de Mémoire
+ D'EXPOSITIONS
+ D'OUVRAGES
cheminsdememoire.gouv.fr



L'INVENTION DE LA GUERRE MODERNE

Comment en quatre années à peine, l'armée française est-elle passée d'un mode de fonctionnement issu du XIXe siècle à celui de l'âge industriel pour devenir, en 1918, l'armée la plus moderne au monde ? Comment une telle évolution a-t-elle pu se réaliser ? Quels en furent les acteurs ? Si c'est avec des escadrons de lanciers que la France entre en guerre, de profondes mutations s'opèrent dès 1916. L'emploi massif des mitrailleuses, des chars d'assaut, des aéroplanes, du camouflage et le renseignement révolutionnent la pratique de la guerre. Dans cet essai dense et pointu, Michel Goya montre comment l'armée moderne est née en 14-18, reléguant à jamais baïonnettes, pantalons garance, lances et chevaux.

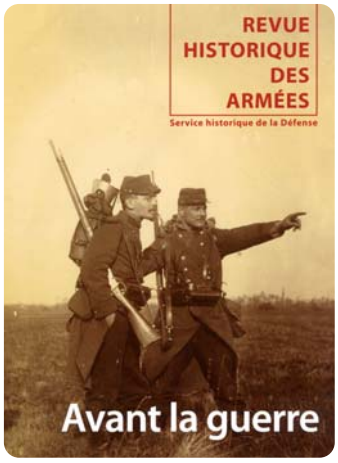
L'invention de la guerre moderne, Michel Goya, Texto, éd. Tallandier, 2014, 479 pages, 11,50 €.



JOFFRE

Formé sous le Second Empire, marqué par la défaite de 1870-1871, polytechnicien ouvert aux nouvelles technologies, Joffre est nommé chef d'état-major général en 1911. Porté au pinacle après la victoire de la Marne, il est à la tête des armées françaises jusqu'en 1916, avant d'être remplacé par Nivelle après les terribles batailles de Verdun et de la Somme. S'il a conservé une notoriété exceptionnelle jusqu'après sa mort, il a, dans le même temps, concentré sur sa personne d'innombrables critiques. Alors qui est Joffre ? Dans cette biographie, Rémy Porte brosse un portrait nuancé du généralissime, sans concession mais sans parti pris, à partir des sources les plus diverses, dont plusieurs témoignages inédits.

Joffre, Rémy Porte, édition Perrin, 2014, 429 pages, 23 €.



AVANT LA GUERRE

L'été 1914 marque la fin d'une ère. Dans ce numéro de la revue, sont abordés différents aspects de ce monde qui s'achève à la veille de la Grande Guerre. Marie-France Sardain rappelle les progrès de l'artillerie qui en rendant obsolètes nombre de forts vont influer sur les servitudes militaires et sur l'urbanisme. Alan Baker se penche sur les sociétés de préparation militaire qui se développent entre 1870 et 1914 et participent à la promotion de l'idée du soldat-citoyen. Rémi Dalisson s'intéresse pour sa part à la pratique commémorative et au culte patriotique déjà présents à la fin du XIXe siècle. Benoît Haberbusch étudie l'empire colonial français à la veille du conflit. Enfin, le général Jean-Marc Marill revient sur l'offensive à outrance, doctrine unanimement partagée par les grandes puissances militaires en 1914.

Revue historique des armées n°274, 13 €. Tél. 01 41 93 22 22.

FRANÇAISES EN GUERRE

La question de l'impact des guerres sur les rapports entre les sexes et la place des femmes dans la société a maintes fois été abordée mais le débat n'est pas clos comme l'atteste cet ouvrage richement illustré qui rassemble les contributions des meilleurs spécialistes. Aux champs, dans les usines, dans les hôpitaux, les femmes ont, dès 1914, participé à l'effort de guerre : par le travail, parfois bénévole, le quotidien du foyer à assurer, le soutien moral du soldat... Dans les territoires du Nord, certaines ont subi les douleurs de l'occupation, les réquisitions, le travail forcé. D'autres se sont opposées au militarisme et à la guerre ou ont dénoncé leurs conditions de travail. Par la diversité des thèmes, cet ouvrage va au-delà des idées reçues et offre des regards plus nuancés sur les parcours de ces femmes en guerre.

Françaises en guerre, 1914-1918, sous la direction d'Évelyne Morin-Rotureau, édition Autrement, 2013, 224 pages, 30 €

LES FORCES DE LA LIBERTÉ

En cette année commémorative, l'ONAC-VG, en lien avec la direction de la mémoire, du patrimoine et des archives et le musée des troupes de Marine de Fréjus, réalise une exposition sur le débarquement de Provence. Le 15 août 1944, cette opération militaire décisive a réuni treize nations autour d'un seul et même objectif : libérer la France du joug nazi. Retraçant les différentes étapes de cette opération, l'exposition met en lumière le parcours d'hommes et de femmes unis sous une même bannière. Partis d'Algérie, d'Italie, de Corse, issus de l'armée d'Afrique ou de l'armée coloniale, engagés volontaires ou mobilisés, Forces françaises libres et «indigènes» rejoints par les Forces françaises de l'intérieur, tous sont animés par le désir de vaincre l'oppresseur. Débarqués sur les plages de Provence, ils remontent la vallée du Rhône. En Bourgogne, ils font la jonction avec les forces débarquées de Normandie. Ces forces «amalgamées» franchissent alors le Rhin, prélude à une brillante campagne d'Allemagne permettant à la France de cosigner l'acte de capitulation de l'Allemagne nazie, le 8 mai 1945.

Inaugurée le 15 août, à l'occasion de la cérémonie internationale du 70e anniversaire du débarquement de Provence, en présence des plus hautes autorités de l'État, l'exposition se tiendra au Mémorial du débarquement de Provence au Mont Faron, Toulon (Var) jusqu'au 15 septembre.

LA NÉCROPOLE NATIONALE DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE

(PAS-DE-CALAIS)

SITUÉE DANS LA COMMUNE D'ABLAIN-SAINT-NAZAIRE,
CETTE NÉCROPOLE NATIONALE REGROUPE LES DÉPOUILLES DE PLUS DE 40 000 SOLDATS MORTS POUR LA FRANCE LORS DES COMBATS D'ARTOIS DE 1914 À 1918.

ELLE EST INSCRITE SUR LA LISTE DES 9 HAUTS LIEUX
DE LA MÉMOIRE NATIONALE.

↗
Notre Dame de Lorette
© ECPAD / Sébastien Dupont

JUILLET-SEPTEMBRE 1914 : DE L'EMBRASEMENT AU SURSAUT DE L'ENTENTE

28 Juin 1914
L'archiduc François-Ferdinand et son épouse sont assassinés à Sarajevo par des nationalistes serbes.

28 Juillet 1914
L'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie.

30 Juillet 1914
Ordre de mobilisation générale en Russie.

31 Juillet 1914
Ordre de mobilisation générale en Autriche-Hongrie. Jean Jaurès est assassiné au café du Croissant à Paris.

1er Août 1914
Déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie.

2 Août 1914
Ordre de mobilisation générale en France.

3 Août 1914
L'Allemagne déclare la guerre à la France. Raymond Poincaré, président de la République française, appelle à «l'Union sacrée».

4 Août 1914
L'Allemagne pénètre en Belgique. Le Royaume-Uni déclare la guerre à l'Allemegne

12 Août 1914
Déclaration de guerre dela France à l'Autriche-Hongrie.

21 › 23 Août 1914
La France perd la «bataille des frontières».

25 Août 1914
Joffre ordonne la retraite générale.

6 › 12 Sept. 1914
Première bataille de la Marne. **Le 6,** Joffre signe *L'ordre du jour de la Marne* ordonnant de «garder le terrain (…) et se faire tuer sur place plutôt que de reculer». La bataille se solde par un retrait en bon ordre des armées allemandes.

EN COUVERTURE

«Nos vaillants artilleurs à l'oeuvre». «Le Rince Boches». © SHD

PAGE CENTRALE

Page gauche haut › Canon de 75 mm pendant les grandes manoeuvres de 1910 © SHD

Page gauche bas › Canon de 75 mm utilisé comme pièce de DCA © SHD

Page droite › Canon de 77 mm Allemand © SHD

Infographie © SGA/SPAC

CAHIER DÉTACHABLE • LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE #245 • AOÛT / SEPTEMBRE 2014 • © SGA/COM

AOÛT / SEPTEMBRE 2014

CAHIER #245

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

L'ARTILLERIE DE CAMPAGNE

CANONS DE 75

MUNITIONS
Obus explosifs ou à balles (shrapnel) de 5,5 à 8 kg

DATE DE PREMIÈRE FABRICATION
1897

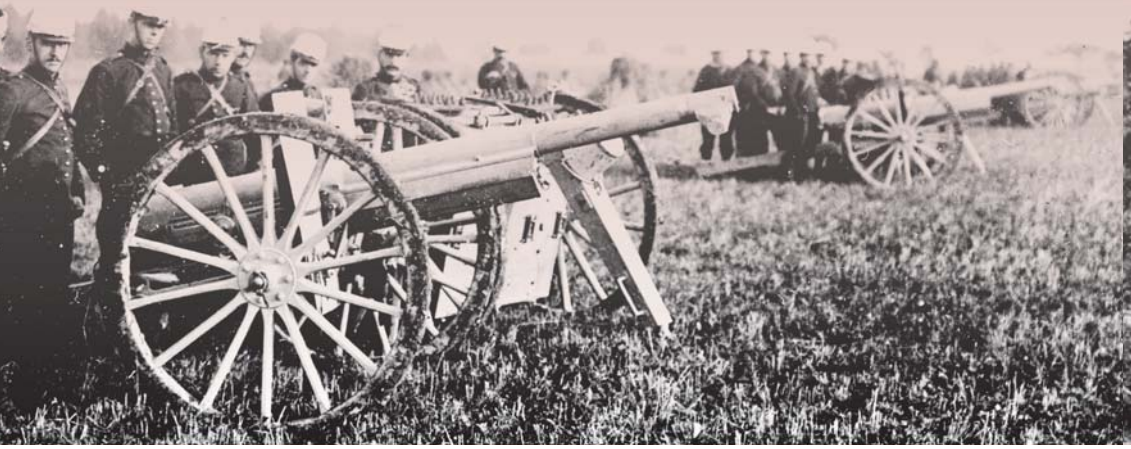
PORTÉE MAXIMALE (EN FONCTION DE L'OBUS TIRÉ)
De 8 000 mètres à 11 000 mètres

CADENCE DE TIR MAX.
20 à 28 coups/minute

VITESSE INITIALE
550 à 577 mètres/seconde max.

LONGUEUR DU TUBE
20 calibres

POIDS EN POSITION
925 kg



CANONS DE 77

MUNITIONS
Obus de 6,85 kg

DATE DE PREMIÈRE FABRICATION
1896

PORTÉE MAXIMALE
De 7 800 mètres à 8 400 mètres

CADENCE DE TIR MAX.
8 à 15 coups/minute

VITESSE INITIALE
465 mètres/seconde max.

LONGUEUR DU TUBE
27,3 calibres

POIDS EN POSITION
919 à 925 kg